Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 16

Artikel: La maison du chat-qui-pelote : [suite]
Autor: Balzac, Honoré de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214658

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SEMAINE SANS VIANDE

L'AUTRE jour, nous avions fini de dîner.

On sonne.

J'ouvre. Un personnage se présente :

— « Je suis un fonctionnaire de la Fleischunverzehrungkontrollabtheilung, et je viens remplir ma fonction. J'aperçois justement sur votre table des os longs et plats qui ne peuvent provenir que de côtelettes...

— Pardon, dis-je en l'interrompant, nous les avons simplement mis sur notre table pour en avoir le fumet en mangeant notre pain de pomme de terre...

— Je n'en suis pas certain. Notre Administration a prévu tous les subterfuges de la population civile et trouvé le moyen de les découvrir. Je vais faire prendre à tous les membres de la famille un vomitatif *(sic)* qui me permettra de contrôler le résidu.

— Pouquoi tous ? Un seul suffirait.

— Pardon, notre Administration est juste et ne veut pas punir les innocents pour les coupables. Il se peut qu'un des vôtres ait respecté le règlement.

Sous prétexte d'opérer dans un local convenable, je conduisis le dit fonctionnaire dans un cabinet... quelconque où je le tins enfermé jusqu'à digestion complète de notre dîner.

Si vous avez l'intention de tricher, je vous conseille de prendre votre repas au lit et de mettre votre rosbif dans un vase... neuf, naturellement. Aucun contrôleur n'aura l'idée d'y mettre le nez ! R.

PRINTEMPS JURASSIEN

LA-HAUT, sur les pâturages, le soleil donne et la neige commence à fondre. Sur la grande pente, toute blanche, une première plaque est apparue. Du ciel éclatant, la chaleur continue, à descendre et la plaque brune s'élargit. L'eau qui fond — grise et sale — s'écoule, creuse le sol et court rapide et pressée. Alors d'autres plaques apparaissent. Elles sont séparées par des petits chemins de neige qui s'en vont à leur tour, et le pâturage sort brusquement. On s'étonne de voir la dernière herbe de l'automne jaunie, salie, écrasée, pareille à un vieux tapis. Dans les fossés et dans les combes, la neige s'éjourne encore, mais partout on entend le bruit de l'eau.

Cependant, sur les sommets, l'hiver est toujours là. Les sapins centenaires ont redressé leurs branches libres du poids de la neige, leurs larges branches d'où pendent les longs fils verts des lichens. Ils s'étendent à mi-côte, formant un vaste rideau sombre entre les pâturages qui s'impatientent après le long sommeil de l'hiver et les rochers encore blancs.

Et puis les jours succèdent aux jours. Les plantes ont hâte de pousser ; la vie monte par leurs racines ; une tache verdâtre apparaît bientôt à l'endroit le plus humide du pâturage. Elle durera longtemps.

Cependant l'eau coule de partout à présent, et les pentes sont toutes labourées de petits sillons gris qui s'étirent paresseusement comme des serpents au soleil. Tout cela aboutit au ravin. Cette eau grossit, monte, saute hors de sa prison et bondit en avant. Elle n'est plus limpide, transparente et légèrement verdâtre comme pendant l'hiver, alors qu'elle se frayait péniblement un passage sous une mince couche de glace. Elle est trouble, presque blanche. Une force la soulève. Elle fait des remous, des tourbillons, coule à pleins bords, sort de son lit, saute pardessus les blocs, après quoi elle se calme un instant pour reprendre sa course. Sa force est si grande qu'elle emporte tout sur son passage : branches cassées, vieux troncs moussus, débris de toutes sortes. Elle ronge ses rives, creuse son lit et entraîne dans sa marche rapide des pans de terre qui s'abîment, se fondent et suivent le courant.

Quand la nuit vient, soudain il fait froid. Les hommes qui travaillent dans le bois, au-dessus du ravin, remettent leurs gilets à manches. Le soleil est sur son déclin ; il va disparaître derrière le rocher, et il reste là, posé sur l'horizon, comme s'il avait du regret de partir. Ses rayons obliques s'arrêtent complaisamment sur les sapins dont la cime paraît plus verte. Quand il a disparu, un air froid passe sur la montagne.

Mais le printemps est bien lent à venir dans le haut Jura. Pendant quelques jours il fera encore chaud, puis brusquement un vent âpre et humide — un vent qu'on n'aime pas — soufflera sur les crêtes, balayera les pâturages, secouera la forêt et viendra se perdre dans la plaine. Alors le beau ciel bleu se chargera de nuages ; les brouillards descendront jusqu'à mi-côte, puis, quand ils s'élèveront de nouveau, la neige tombera.

Une neige fine, drue, serrée, qui tourbillonne agitée par les remous du vent, une neige qui ne se hâte pas de tomber parce qu'elle a bien le temps, une neige qui se rit de votre impatience. Pendant quelques jours elle reprendra possession de la montagne. C'est la « rebuse », la fameuse « rebuse » qui, au matin, blanchit le sol et accroche, pendant la nuit, de longs glaçons, minces comme des aiguilles, sous les toits des chalets.

Mais ce n'est qu'un arrêt. Le printemps est en marche. Quelque chose a passé dans l'air qui, partout, ramène la vie.

Quand on lève les yeux, on voit de nouveau au-dessus des forêts, des pâturages et des rochers, le grand ciel bleu où, parfois, passe un petit nuage en promenade, cependant que, près des ruisseaux, les premiers populages s'apprêtent à s'ouvrir.

JEAN DES SAPINS.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

PAR

HONORÉ DE BALZAC

II

En ce moment, une main blanche et délicate fit remonter vers l'imposte la partie inférieure d'une des grossières croisées du troisième étage, au moyen de ces coulisses dont le tourniquet laisse souvent tomber à l'improviste le lourd vitrage qu'il doit retenir. Le passant fut alors récompensé de sa longue attente. La figure d'une jeune fille, fraîche comme un de ces blancs calices qui fleurissent au sein des eaux, se montra couronnée d'une ruche en mousseline froissée qui donnait à sa tête un air d'innocence admirable. Semblable à ces fleurs de jour qui n'ont pas encore au matin déplié leur tunique roulée par le froid des nuits, la jeune fille, à peine éveillée, laissa errer ses yeux bleus sur les toits voisins et regarda le ciel ; puis, par une sorte d'habitude, elle les baissa sur les sombres régions de la rue, où ils rencontrèrent aussitôt ceux de son adorateur. La coquetterie la fit sans doute souffrir d'être vue en déshabillé, elle se retira vivement en arrière, le tourniquet tout usé tourna, la croisée redescendit avec cette rapidité qui, de nos jours, a valu un nom odieux à cette naïve invention de nos ancêtres, et la vision disparut. Il semblait à ce jeune homme que la plus brillante des étoiles du matin avait été soudain cachée par un nuage.

Pendant ces petits événements, les lourds volets intérieurs qui défendaient le léger vitrage de la boutique du Chat-qui-pelote avaient été enlevés comme par magie. La vieille porte à heurtoir fut repliée sur le mur intérieur de la maison par un serviteur vraisemblablement contemporain de l'enseigne, qui d'une main tremblante y attacha le morceau de drap carré sur lequel était brodé en soie jaune le nom de *Guillaume, successeur de Chevrel.*

Il eût été difficile à plus d'un passant de deviner le genre de commerce de monsieur Guillaume. A travers les gros barreaux de fer qui protégeaient extérieurement sa boutique, à peine y apercevait-on des paquets enveloppés de toile brune aussi nombreux que des harengs quand ils traversent l'Océan. Malgré l'apparente simplicité de cette gothique façade, monsieur Guillaume était, de tous les marchands drapiers de Paris, celui dont les magasins se trouvaient toujours le mieux fournis, dont les relations avaient le plus d'étendue, et dont la probité commerciale était la plus exacte. Si quelques-uns de ses confrères avaient conclu des marchés avec le gouvernement, sans avoir la quantité de drap voulue, il était toujours prêt à la leur livrer, quelque considérable que fût le nombre de pièces soumissionnées. Le rusé négociant connaissait mille manières de s'attribuer le plus fort bénéfice sans se trouver obligé, comme eux, de courir chez des protecteurs, y faire des bassesses ou de riches présents. Si les confrères ne pouvaient le payer qu'en excellentes traites un peu longues, il indiquait son notaire comme un homme accommodant, et savait encore tirer une seconde mouture du sac, grâce à cet expédient qui faisait dire proverbialement aux négociants de la rue Saint-Denis : — Dieu vous garde du notaire de monsieur Guillaume ! pour désigner un escompte onéreux.

Le vieux négociant se trouva debout comme par miracle, sur le seuil de sa boutique, au moment où le domestique se retira. Monsieur Guillaume regarda la rue Saint-Denis, les boutiques voisines et le temps, comme un homme qui débarque au Havre et revoit la France après un long voyage. Bien convaincu que rien n'avait changé pendant son sommeil, il aperçut alors le passant en faction, qui, de son côté, contemplait le patriarche de la draperie, comme Humboldt dut examiner le premier gymnote électrique qu'il vit en Amérique. Monsieur Guillaume portait de larges culottes de velours noir, des bas chinés et des souliers carrés à boucles d'argent. Son habit à pans carrés, à basques carrées, à collet carré, enveloppait son corps, légèrement voûté, d'un drap verdâtre garni de grands boutons en métal blanc mais rougis par l'usage. Ses cheveux gris étaient si exactement aplatis et peignés sur son crâne jaune, qu'ils le faisaient ressembler à un champ sillonné. Ses petits yeux verts, percés comme avec une vrille, flamboyaient sous deux arcs marqués d'une faible rougeur à défaut de sourcils. Les inquiétudes avaient tracé sur son front des rides horizontales aussi nombreuses que les plis de son habit. Cette figure blême annonçait la patience, la sagesse commerciale, et l'espèce de cupidité rusée que réclament les affaires.

A cette époque on voyait moins rarement qu'aujourd'hui de ces vieilles familles où se conservaient, comme de précieuses traditions, les mœurs, les coutumes caractéristiques de leurs professions, et restées au milieu de la civilisation nouvelle comme ces débris antédiluviens retrouvés par Cuvier dans les carrières. Le chef de la famille Guillaume était un de ces notables gardiens des anciens usages : levé le premier de sa maison, il attendait de pied ferme l'arrivée de ses trois commis, pour les gourmander en cas de retard. Ces jeunes disciples de Mercure ne connaissaient rien de plus redoutable que l'activité silencieuse avec laquelle le patron scrutait leurs visages et leurs mouvements, le lundi matin, en y recherchant les preuves ou les traces de leurs escapades. Mais, en ce moment, le vieux drapier ne fit aucune attention à ses apprentis. Il était occupé à chercher le motif de la sollicitude avec laquelle le jeune homme en bas de soie et en manteau portait alternativement les yeux sur son enseigne et sur les profondeurs de son magasin. Un si grand amour pour son logis paraissait suspect à un négociant qui avait subi le régime de la Terreur. Monsieur Guillaume pensait donc assez naturellement que cette figure sinistre en voulait à la caisse du Chat-qui-pelote.

(*A suivre*).

Royal Biograph — Le nouveau programme pour cette semaine ne comporte pas moins de quatre nouveautés Mentionnons « Son chauffeur ! » splendide comédie sentimentale en quatre parties, avec, comme principal interprète, M. J. Warren Kerrigan. Ensuite « Le petit Radjah », petit drame très émouvant. « Le pompier trompé » déchaînera le fourire, par le jeu de la principale artiste, miss Miller. Au programme encore, une actualité belge : « Le combat du Reigersvliet », dans lequel la cavalerie belge se distingua.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 20 POUDRES Fr 1.80 TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS